

ugandaring



GWED-G distribue de la nourriture aux familles vulnérables à Gulu

Il y a quelques mois, nous avons lancé un appel spécial pour soutenir nos projets, et le nombre de personnes qui ont contribué nous a profondément touché. C'est donc avec un grand merci que nous débutons cette nouvelle lettre circulaire. Le soutien moral et/ou financier d'une multitude de personnes en Suisse est fondamental au succès de nos projets.

Depuis notre dernière lettre circulaire, nous ne sommes pas beaucoup sorti de chez nous, mais avons tout de même pu abattre une bonne quantité de travail. De surcroît, la quantité de lessive a drastiquement baissé, ce qui n'est pas négligeable quand on la fait à la main! La situation en Ouganda n'a pour l'heure rien du cataclysme annoncé, même si les mesures font des dégâts et que la violence domestique crève le plafond, comme nous l'expliquons dans notre premier article. Nous vous parlons aussi du projet avec les jeunes vivants dans la rue, vous présentons Nelson, futur coordinateur local d'Eirene Suisse, et revenons enfin sur notre sentiment au début de cette dernière année d'affectation.

Bonne lecture et prenez soin de vous!

Emma & Gaëtan

Covid-19 en Ouganda : Etats des lieux et violences basées sur le genre

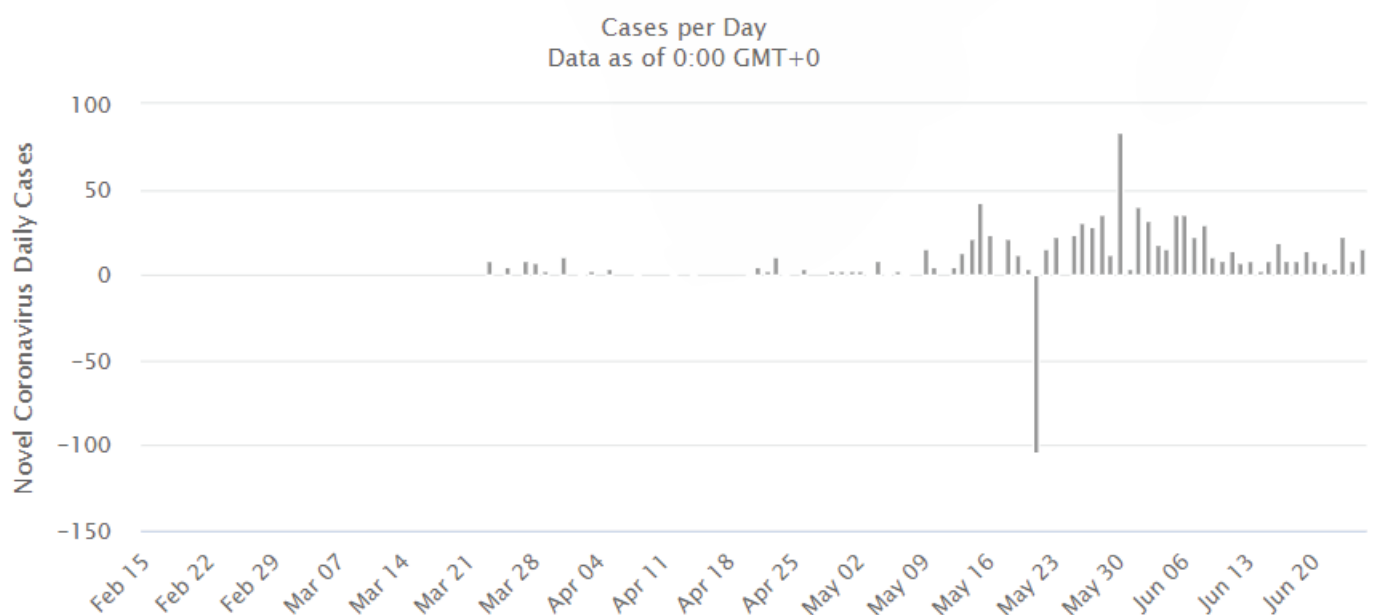
Dans pays...

Alors que le coronavirus met au défi les systèmes de santé et de réponse socio-économique des pays du monde entier, l'Afrique reste la région la moins touchée au niveau mondial, mais les cas continuent de grimper. Le nombre de cas positifs augmente de plus en plus rapidement en Afrique en général, mais cela s'est rapidement calmé en Ouganda, après un sursaut de quelques jours. Au moment où nous écrivons ces lignes, l'Ouganda compte 774 cas de COVID-19. Le pays a mis en place des mesures de confinement parmi les plus strictes au monde à la mi-mars avant même que des cas ne soient détectés dans le pays, ce qui a effectivement permis au gouvernement de gagner du temps pour renforcer le système de santé en prévision de nouvelles épidémies. A titre d'exemple, tous les transports privés étaient interdits pendant presque deux mois. Imaginez habiter à Mex et ne pas avoir droit de prendre sa voiture... Les mesures de confinement ont été progressivement assouplies, mais restent

encore très restrictives par rapport aux pays Européens, quand bien même le nombre de cas quotidien est inférieur aux chiffres helvétiques. Comparaison n'est bien-sûr pas raison, et ce n'est pas parce que la crise semble déjà être oubliée en Suisse (trop peut-être ?) que l'Ouganda peut se permettre de faire de même. Diverses raisons allant de la solidité des systèmes de santé aux systèmes politiques en passant par des aspects financiers attractifs non-négligeables pour les pays en voie de développement font que chaque pays doit s'adapter différemment. Toujours est-il que pour l'heure la catastrophe annoncée en Afrique ne s'est pas produite, mais les mesures continuent de faire des ravages et le nombre de mécontents augmente.

Actuellement, les restrictions en place qui subsistent comprennent un couvre-feu de 19h à 6h30, le port obligatoire d'un masque en public, la fermeture des écoles, les rassemblements de 5 personnes maximum, les mariages et les funérailles avec des restrictions de présence, la fermeture de

Daily New Cases



Covid-19 en Ouganda : États des lieux et violences basées sur le genre

certaines entreprises comme les bars/restaurants et les arcades, la limitation du nombre de passagers dans les transports publics et les véhicules privés, et l'interdiction de transporter des passagers sur les motos. Enfin, les aéroports et les frontières sont fermés, sauf pour le transport de marchandises essentielles et de secours.

... et à Gulu

Dans la ville de Gulu elle-même, les choses avancent et la vie est revenue à une certaine normalité, du moins jusqu'à il y a quelques jours en arrière. En effet, la ville a été récemment placée en isolement par les autorités nationales pour des raisons assez vagues. Il semblerait en effet qu'une personne positive ait été détectées, ce qui a conduit le président à placé Gulu dans sa liste des zones à risques lors d'un discours peu compréhensible (une fois n'est pas coutume...). Les forces de l'ordre ont interprété cela à la manière et empêche dorénavant les transports publics comme privés de quitter la ville, où d'y entrer. Nul besoin de préciser que ça n'a pas été très bien reçu par la population locale, certains leaders ayant brandi le spectre d'une manifestation massive si ce qui semble être une erreur n'est pas rectifié au plus vite.

Mise à part ce petit accro, la vie reprend son cours. Il reste quelques entreprises fermées (probablement des personnes qui se sont rendus dans leur village et qui ne peuvent pas revenir sans un taxi-moto ou des transports publics). Les prix des denrées alimentaires ont connu une hausse spectaculaire : les oignons coûtent trois fois plus cher qu'avant !

Gaëtan et moi nous aventurons rarement à l'extérieur et travaillons à domicile depuis la fin du mois de mars. Lorsque nous allons en ville pour faire des courses, nous remarquons que très peu de gens portent des masques et qu'il n'y a pas beaucoup de distanciation physique. Il y a moins de postes d'hygiène qu'auparavant, nous

espérons donc que les équipes locales pourront intervenir pour remédier à ce problème et assurer la sécurité des gens. Les collègues sont retournés au bureau et portent en général un masque, en tout cas durant les réunions, qui se tiennent tant que possible à l'extérieur et en tâchant de respecter les distances. Personnellement nous restons très prudents car nous n'avons certainement aucune envie de nous retrouver en quarantaine forcée dans un hôpital du coin, ou, pire encore, de connaître des complications en cas de contamination.



Patients à Gulu

Augmentation des violences

Comme cela a été largement rapporté dans le monde entier, nous assistons également à une augmentation des cas de violence sexuelle et basée sur le genre (VSBG) - une conséquence désastreuse des restrictions et des mesures de verrouillage qui enferment effectivement les agresseurs et les victimes dans les foyers. Ce verrouillage augmente également le risque de violence sexuelle et basée sur genre en augmentant la pression sur les familles par une pression financière supplémentaire. Les familles ne peuvent pas générer les mêmes revenus qu'auparavant, ce qui peut conduire à des disputes qui peuvent dégénérer en altercations physiques et/ou sexuelles. Dans un pays enlisé dans une pauvreté généralisée comme l'Ouganda, il n'existe pas d'infrastructure de protection sociale pour aider les familles lorsque l'économie est en

Covid-19 en Ouganda : États des lieux et violences basées sur le genre

difficulté. Les gens sont livrés à eux-mêmes. Mon organisation, GWED-G s'est détournée de ses activités normales pour se concentrer plus directement sur la réponse à l'afflux de cas, bien que d'autres activités soient également en cours. Chaque semaine, GWED-G reçoit des rapports de ses structures communautaires sur des cas de VSBG allant du viol d'enfants à la torture, en passant par la maltraitance des personnes âgées. Il y a eu des cas où les autorités locales ont abusé de leur pouvoir et terrorisé les habitants : il y a quelques semaines, des agents de sécurité ont jeté de l'huile chaude sur le visage d'une femme, la défigurant gravement.

Le flux d'appels est pratiquement ininterrompu pour l'instant, mais il n'existe pas de mécanisme systématique pour suivre les données afin de comprendre réellement l'augmentation du nombre de cas. Les services d'intervention, qui comprennent le système de santé, sont mis à rude épreuve en raison de la réorientation de l'attention vers le traitement des cas de COVID-19, ce qui laisse un plus grand nombre de victimes sans surveillance. Les prestataires de services peuvent également craindre de contracter le virus et ne pas réagir.

Une chose est claire, l'Ouganda devra procéder à une évaluation massive pour comprendre combien de cas de VSBG sont en suspens et quelle forme ils prennent. Si les risques les plus importants sont peut-être liés à l'augmentation de la violence domestique, nous devons mettre en lumière si d'autres formes d'abus ont lieu. Étant donné les faibles perspectives économiques en termes de moyens de subsistance et de sécurité alimentaire pour beaucoup, il y a peut-être (et il y a eu) davantage de cas de conflits fonciers. Nous devrions également chercher à savoir s'il y a une augmentation des mariages d'enfants : en Ouganda, le paiement de la dot est une coutume, et les filles peuvent être mariées

par des familles qui cherchent désespérément une aide économique. Nous avons déjà vu des abus commis par les forces de sécurité dans tout le pays au cours de cette période, et il y a un risque que les femmes et les enfants en particulier aient été victimes d'exploitation sexuelle comme le sexe de survie (le fait de devoir vendre son corps pour survivre).

Une autre forme de VSBG qui a été observée est l'agression accrue envers les minorités sociales (travailleurs du sexe) et sexuelles (communauté LGBTQ+) qui ont été victimes de raids et d'une marginalisation accrue en termes d'accès aux services. GWED-G a récemment distribué de la nourriture et d'autres articles non essentiels à 1 500 résidents de Gulu, dont des travailleuses du sexe.

De plus, les gens se plaignent du manque de nourriture et d'argent pour acheter ce dont ils ont besoin pour la saison de plantation actuelle. Heureusement, GWED-G a combiné les activités de deux projets afin de doubler les efforts pour acheminer des semences aux fermes rurales afin qu'elles puissent encore bénéficier de cette saison des pluies. En outre, l'organisation a aidé certains groupes d'épargne à effectuer des transferts d'argent liquide pour surmonter les difficultés économiques.



Distribution de graine de soja par GWED-G

Soutenir les jeunes vivants dans la rue

Hashtag Gulu, partenaire d'Eirene Suisse dans les Grands Lacs dont nous avons déjà parlé, mérite encore un petit article. En effet, alors que beaucoup d'organisations ont mis du temps à retomber sur leurs pattes et s'adapter aux nouvelles circonstances, Hashtag n'a pas trainé à adapter le projet en cours avec les jeunes vivants dans la rue. Pour rappel, cette jeune organisation implémente ce projet en partenariat avec Eirene Suisse et Gaëtan, en sa qualité de coordinateur local et de grand fan du travail réalisé par ce partenaire, lui apporte son soutien.

On estime qu'entre 400 et 500 enfants, adolescents et jeunes adultes vivent dans la rue à Gulu, avec toutes les précautions qui s'imposent quand il s'agit d'avancer des chiffres de la sorte. Déjà en situation extrêmement vulnérable en temps « normal », les mesures prises pour lutter contre la propagation du Covid-19 relevaient quasiment de la condamnation à mort à l'égard de ces jeunes, ou du moins d'un chemin tout tracé vers la criminalité pour survivre (ce qui s'est d'ailleurs produit en partie).

Hashtag et d'autres organisations locales ont donc rapidement bravé la montagne de challenges administratifs (et dieu sait s'ils sont coriaces par ici) pour ouvrir trois

centres d'accueil temporaires, dont un dirigé par Hashtag Gulu. Il faut savoir qu'Hashtag est une organisation qui œuvrait de manière volontaire et désorganisée jusqu'en début d'année, moment où le projet mené avec Eirene Suisse a commencé, marquant ainsi les premiers pas d'Hashtag dans un projet structuré et avec des salariés.

Michael Ojok, le chef de projet, était alors bien loin d'imaginer que trois mois après le début du projet, il se retrouverait à gérer un centre accueillant parfois jusqu'à 70 jeunes. Il n'a pourtant pas hésité lorsqu'il s'est rendu compte que sans ça, les conséquences risquaient d'être dramatiques. Et comme ouvrir un centre pour les jeunes vivant dans la rue est un des objectifs d'Hashtag Gulu à plus long terme, il s'agissait aussi d'une bonne occasion de se faire la main. Entre un propriétaire des lieux vénal, des politiciens tordus et les inévitables frictions à gérer sur place, le moins que l'on puisse dire c'est que rien ne les a épargnés. Et pour l'instant, leur gestion est exemplaire, Ojok trouvant encore le temps de passer régulièrement à la radio pour sensibiliser la population à la vulnérabilité de ces jeunes.

Mais Hashtag ne se contente pas de



Jeune femme vivant dans la rue bénéficiant d'un cours de couture

Soutenir les jeunes vivants dans la rue

simplement offrir un logement et des repas à ces jeunes, tout conscients qu'ils sont de l'importance d'éviter de créer une situation de dépendance complète. Afin de réintégrer les enfants et les jeunes vivants dans la rue, Hashtag abat un énorme travail de réhabilitation. D'une part, ils s'efforcent de les réunir avec leur famille quand cela est possible même si ça reste rare, des problèmes familiaux étant souvent à l'origine du départ pour la rue. D'autre part, l'organisation collabore avec d'autres partenaires pour offrir un soutien médical et psychologique à celles et ceux qui en expriment le désir. En effet, une étude récente auprès de 50 jeunes vivant dans la rue conduite par Hashtag avec le soutien de Gaëtan a montré que la plupart d'entre eux ont été et continuent d'être exposés à de nombreuses formes de violence, générant souvent des traumatismes qui freinent considérablement leur réintégration auprès de leur communauté [1].

Mais surtout, Hashtag s'évertue à fournir à ces jeunes des outils pour se sortir de la rue et prendre en main leur destin, ce que la plupart d'entre eux disent désirer. Dans le cadre du projet avec Eirene Suisse, des formations dans divers domaines leur sont en effet offertes, et la situation actuelle n'a pas freiné Hashtag Gulu, bien au contraire. L'organisation a profité du fait que les jeunes soient réunis sous le même toit pour mettre en place des formations en maçonnerie, charpenterie et couture, suivant les désirs exprimés par les jeunes. Dans les mois à venir, des formations en agriculture et mécanique devraient aussi être mises sur pied. Lors de son dernier passage au centre d'accueil temporaire, Gaëtan a pu constater avec plaisir que des petits murs avaient été érigés çà et là, témoins de ces formations qui avancent dans la bonne direction.

A terme, Hashtag Gulu souhaite pouvoir étendre son action en gérant son propre centre d'accueil temporaire, où les jeunes vivant dans la rue recevront le soutien et

les compétences nécessaires en vue de leur autodétermination. Créer des opportunités et les bonnes conditions pour que chaque enfant vulnérable ait les cartes en main pour mener une vie digne, voilà l'objectif d'Hashtag Gulu, et c'est un vrai plaisir d'y contribuer à notre manière.



Jeune maçon en devenir

Pour en savoir plus sur le projet en question, n'hésitez pas à vous rendre sur la page d'Eirene Suisse qui lui est consacré : <https://eirenesuisse.ch/projet/de-la-rue-au-foyer-creer-des-opportunités-pour-les-enfants-et-des-jeunes-qui-vivent-dans-les-rues-au-travers-de-nouvelles-compétences/>

[1] Cette étude sera bientôt disponible sur le site d'Hashtag Gulu (www.hashtagulu.org). En attendant, les intéressés peuvent contacter Gaëtan (gaetan.bidaud@lilo.org) pour en obtenir une copie en anglais.

A la rencontre de Nelson, nouveau coordinateur local d'Eirene Suisse dans les Grands Lacs



Dès le mois de juillet, la famille d'Eirene Suisse dans les Grands Lacs africains comptera un membre supplémentaire. Et pas des moindres, puisqu'il s'agira du futur coordinateur local, Nelson Omayya, que Gaëtan va former jusqu'à notre départ d'Ouganda en mai prochain. Nelson fut un de nos premiers contacts en Ouganda et nous sommes rapidement devenus amis, tout marqués que nous fûmes par son intelligence et sa sensibilité à l'égard des inégalités qui caractérisent son pays. C'est pourquoi lorsqu'il a fallu commencer à trouver un successeur, Gaëtan a tout de suite pensé à lui. Dans cet article, on part donc à la rencontre de Nelson et surtout de son passé, marqué par la guerre et l'espoir.

Nelson a 35 ans et œuvre en tant que journaliste pour une radio locale et une chaîne de télévision nationale. Il aime particulièrement aller à la rencontre des gens qui sortent de l'ordinaire et s'engagent pour leur communauté. Il est notamment fier d'avoir couvert l'histoire d'une des rares chauffeuses de taxi-moto à Gulu, une profession traditionnellement réservée aux hommes (pour la petite histoire, dans certaines zones rurales conduire une moto a été longtemps interdit aux femmes, soit disant qu'elles risqueraient d'y perdre leur virginité).

Mais il a dû s'accrocher pour en arriver là.

Nelson est né dans une famille de 11 enfants durant la période qui a vu le président actuel, Yoweri Museveni, prendre le pouvoir lors d'un coup d'état. Le nord de l'Ouganda était alors déjà empreint de nombreux troubles, qui ont connu leurs points culminants lors de la guerre civile entre les forces gouvernementales et la LRA, dont la ville de Gulu fut un des épicycles. Caractérisée par de nombreux enlèvements et déplacements forcés, cette guerre a fait des ravages énormes auprès des civils, dont Nelson, qui avait tout juste 1 an quand elle a commencé.

Comme si cela ne suffisait pas, son père fut empoisonné quand Nelson avait 3 ans. Jusqu'en 1991, il a vécu seul avec sa mère et sa petite sœur dans son village natal, ses autres frères et sœurs ayant dû trouver refuge en ville ou auprès d'oncles et tantes. Lui était alors trop jeune pour être recruté de force par la LRA. Sous la menace constante d'attaque des rebelles, Nelson regrette ne pas avoir pu bénéficier d'une éducation primaire de qualité, puisque l'école ouvrait et fermait en fonction des risques. Comme il le dit lui-même, « dès qu'on entendait que les rebelles étaient proches, il fallait courir dans les bois et se cacher. Parfois, cela durait des jours. »

En 1991, Nelson a été pris en charge par son oncle, un docteur qui vivait alors à Mbale, une ville du centre-est du pays épargnée par la guerre. Cependant, en 1995, son oncle a été muté de force à Anaka, à 35 kilomètres de Gulu, alors que le conflit était à son paroxysme. Nelson est donc ainsi retourné au nord du pays et vivait avec son oncle à Gulu, Anaka étant trop dangereux. Mais la ville de Gulu elle-même était sujette à des attaques.

S'ils étaient autorisés à rester chez eux durant la journée, la plupart des civils ne pouvaient y dormir. Chaque fin de journée, Nelson se rendait ainsi au centre-ville, où des abris de fortune avaient été aménagés pour l'occasion, souvent dans des bâtiments dont la construction n'était pas ache-

A la rencontre de Nelson, nouveau coordinateur local d'Eirene Suisse dans les Grands Lacs

vé. Et tous les matins, il marchait 2 kilomètres afin de rentrer chez lui et se préparer pour l'école, elle-même à une bonne distance à pied.

En 1996, une attaque terrible des rebelles a conduit son oncle à fuir Gulu pour sa propre sécurité et celle de Nelson, contre l'avis de ses supérieurs. Ceux-ci ont finalement accepté de lui offrir un travail à Kumi, proche de Mbale, où Nelson est resté 5 ans durant. Son oncle ayant entre temps eu ses propres enfants, il n'avait plus les moyens de s'occuper de Nelson, et la décision fut prise de le renvoyer à Gulu pour que ses grands frères s'occupent de lui. Une fois encore, Nelson devait tout recommencer. Il devait notamment aider sa maman, pauvre, qui vivait alors de ce qu'elle pouvait bien vendre au marché. Et là encore, chaque jour la même routine : rejoindre le centre-ville avant la tombée de la nuit pour se protéger. Le danger étant toujours marqué, Nelson a alors été à nouveau renvoyé à Mbale, où il a pu continuer son éducation, jusqu'à ce qu'elle soit interrompue pour des raisons financières. En 2005, alors âgé de 20 ans et la guerre se terminant, Nelson décide de retourner à Gulu afin de trouver du travail,

malgré son désir de poursuivre des études. Il a commencé à travailler comme barbier et c'est en discutant avec un de ses clients qui travaillait pour une radio locale qu'il a ainsi commencé sa carrière en tant que journaliste.

Quelques années plus tard, il a pu reprendre ses études pour finalement obtenir un Bachelor à l'Université de Gulu. Quand Nelson nous raconte son histoire, son désir d'étudier et d'apprendre est plus fort que tout. Son plus grand regret est sans doute que son éducation ait été sans arrêt interrompue par la guerre et les déplacements forcés. Il s'estime néanmoins chanceux d'avoir pu compter sur son oncle pour le prendre en charge, beaucoup n'ayant pas eu cette opportunité. Si son enfance fut loin d'être enviable, Nelson a su transformer tout ça en énergie positive le poussant à s'investir pour sa communauté. A n'en pas douter, il sera un atout pour Eirene Suisse et une chance pour les futurs volontaires en Ouganda. Avant ça, un long et fastidieux programme de formation concocté par Gaëtan l'attend. A n'en pas douter, Nelson s'en réjouit !

Entrée dans la dernière année

S'il y a bien une chose dont on ne pouvait se douter, c'était que l'entrée dans notre dernière année d'affectation en Ouganda se passerait cloîtrés entre les murs qui nous séparent du reste du monde. Pourtant, depuis qu'on compte en mois et plus en années, en voilà déjà un qui s'est écoulé, durant lequel nous n'aurons que rarement passé le portail d'entrée.

Malgré l'étrangeté de la situation et les difficultés de communication avec nos collègues qu'elle engendre parfois, la motivation reste intacte pour atteindre nos objectifs et mener à bien cette dernière année, forts du soutien dont de nombreuses personnes nous ont fait part depuis la

Suisse. Il nous est en effet apparu évident que nous ne pouvions quitter l'Ouganda, même temporairement, alors qu'il nous reste encore beaucoup à accomplir.

Il va de soi que nos activités ont dû être adaptées pour coller aux circonstances. Ateliers et autres formations prévues sont en suspens, l'interdiction de rassemblement et la distanciation physique ne leur étant guère favorables. Heureusement, une bonne partie de nos tâches respectives se passent devant nos écrans d'ordinateurs, ce qui nous permet tout de même d'avancer. Cependant, un aspect fondamental de notre affectation en Ouganda s'avère encore plus compliqué dans ces conditions,

Hashtag Gulu, une organisation au service de sa communauté

à savoir assurer la durabilité des actions que nous entreprenons.

En effet, l'idée sous-jacente à l'envoi de personnes (nous) auprès d'organisations locales est de développer les compétences de leurs employés, sans quoi il s'agirait ni plus ni moins de « piquer » un job. On pourra argumenter que ces organisations n'auraient pas les moyens d'engager quelqu'un à même de remplir ces tâches, mais même dans ce cas il est fondamental de ne pas laisser un vide impossible à combler après notre départ. Il est évident qu'il est presque impossible d'atteindre cet objectif à 100%, néanmoins il est ancré dans nos esprits depuis le début et tend à s'intensifier à mesure que le compte à rebours défile.

C'est en effet une des grandes questions : que laisserons-nous sur place une fois partis? Nous tâchons de garder à l'esprit l'adage qui veut qu'on nourrit une fois une personne en lui donnant un poisson, et toute une vie en lui apprenant à pêcher. Le transfert de connaissances et de capacités est donc ici autant crucial qu'il s'avère compliqué. Il s'agit aussi de rester humble et réaliser que le changement se produit lentement. Notre contribution, si modeste soit-elle, aura tout de même le mérite d'aller dans la direction d'un monde un peu plus juste, du moins on l'espère.

L'impact de nos affectations, ce que nous laisserons derrière, les raisons qui nous y poussent et la pertinence de nous engager sont autant de sujets récurrents qui s'intensifient à l'aube de cette dernière année et au vu des circonstances actuelles. Sans

prétendre sauver le monde, loin s'en faut, nous sommes tout de même persuadés d'avoir fait le bon choix. Les progrès accomplis en matière de droits humains et de lutte contre les inégalités et la pauvreté au fil des siècles ne peuvent être saisis à l'échelle d'une vie, raison pour laquelle beaucoup baissent les bras et se résignent à placer le soi avant les autres.

Pourtant, aucun progrès n'aurait jamais eu lieu si l'abdication face à la misère humaine fût la norme. C'est bien grâce aux millions de bonnes âmes qui se sont engagées d'une manière ou d'une autre tout au long de l'histoire humaine que le monde n'a jamais été autant en sécurité qu'aujourd'hui. Certes, il importe de ne pas se reposer sur nos acquis au risque de basculer une fois encore dans l'horreur, d'autant que les autocrates à l'empathie de stylommatophore fleurissent par les temps qui courent. Le sentiment d'apporter notre pierre à l'édifice d'une cause qui nous dépasse largement en temps et en lieu nous pousse ainsi à faire de notre mieux. Il nous reste onze mois pour faire en sorte que ce que nous avons accompli jusqu'à aujourd'hui auprès de nos organisations nous survive. S'il est physiquement impossible de se retrousser les manches puisque le marcel est à l'honneur depuis trois mois (il faut voir le verre à moitié plein – merci le confinement), la métaphore n'en est pas moins pertinente : le temps file et le travail restant à accomplir est immense, du coup on se met au boulot, malgré les épisodes de chômage technique imposés par un apport erratique en électricité.

Un grand merci pour votre soutien. Si vous souhaitez continuer, vos dons sont toujours les bienvenus:

Eirene Suisse

1200 Genève

IBAN: CH93 0900 0000 2300 5046 2

Mention « Emma et Gaëtan »



Eirene Suisse a récemment obtenu le label ZEW, qui garantit que vos dons soient utilisés de manière efficace et conformément aux buts de l'organisation.